

# LA SOCIÉTÉ DE LA RÉGRESSION : LE COMMUNAUTARISME À L'ASSAUT DE L'INDIVIDU

de THIERRY AIMAR

Éditions de l'Aube (Avril 2022)

« La thèse de cet ouvrage est que les communautarismes sont un danger pour notre civilisation : communautarismes religieux, numériques, de genre, d'origine, de mémoire... Ils menaceraient la société d'une régression généralisée.

Selon Thierry Aimar, en effet, les individus sont en train de disparaître, au profit de logiques collectives qui gangrènent leurs esprits en détruisant la source même de la liberté et de la création de valeur : le subjectivisme. Les derniers résistants, priés de se soumettre à la « dictature » des réseaux sociaux, ont de plus en plus de mal à échapper à cette pression. Le communautarisme obligerait donc les gens à penser en meutes qui s'affrontent, pour prélever sous forme de rentes une richesse produite par d'autres.

Ce livre va en déranger beaucoup... L'auteur, en portant un regard tranché sur nos institutions et nos mentalités, bouscule nos préjugés et nos certitudes. Il nous interpelle par un propos décapant qui encourage la réflexion » (Résumé de l'éditeur).

Oui, ce livre va déranger comme l'a fait un livre paru il y a déjà 35 ans sur la même thématique : celui de Michel Maffesoli, « Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés post-modernes » paru en 1988 avec une nouvelle édition en 2019.

Cela explique que nous proposons d'accompagner les extraits du livre de Thierry Aimar de quelques-uns aussi du livre de Michel Maffesoli. Nous l'accompagnons aussi d'une lecture critique faite par Philbert Carbon en mai 2022.

## EXTRAITS DE « LA SOCIÉTÉ DE LA RÉGRESSION : LE COMMUNAUTARISME À L'ASSAUT DE L'INDIVIDU » de Thierry AIMAR

### 1<sup>er</sup> extrait :

« Introduction : Sous leur œil

L'idéologie contemporaine déplore l'effacement du collectif devant l'individuel. On croit rêver ! Chaque jour nous démontre l'inverse. Dans les sociétés modernes, les individus sont en train de disparaître au profit de logiques communautaires qui nivèlent leurs esprits, détruisent leurs particularismes et désignent la liberté de pensée comme l'ennemi à abattre. Au-dessus de leurs têtes plane l'ombre d'une surveillance collective qui oblige chacun à se faire le porte-parole des opinions dominantes, sous peine d'être ostracisé et mis au ban de toute la société. Les derniers résistants, priés de se soumettre à la dictature des réseaux sociaux, ont de plus en plus de mal à échapper à cette pression. Derrière cette domination croissante de l'esprit de groupe se profile une véritable entreprise d'éradication de la culture subjectiviste, dont la faillite complète est proche. Les individus ne sont respectés que dans ce qui est leur est commun, jamais dans ce qui leur est singulier. La tolérance de plus en plus grande envers les communautés organisées, aujourd'hui taboue, va de pair avec la montée de l'intolérance envers les comportements subjectivistes. La liberté de choisir ses valeurs est devenue chose négligeable face à la puissance de l'opinion, qui domine désormais les consciences. Les acteurs sociaux sont continuellement à la recherche d'une identité de groupe qui les protège des attaques et leur accorde des privilèges. Lorsque les individus ne sont plus considérés selon leurs caractéristiques subjectives, mais par un estampillage communautaire (une appartenance ethnique, religieuse, raciale...), les problèmes surviennent nécessairement car leur mode de relation ne peut pas être l'échange, fondé sur l'intérêt réciproque des parties, mais la violence et la

prédation. Le communautarisme ne peut valoriser les uns qu'en dévalorisant les autres, dans un esprit hiérarchique et statutaire. Sa constitution repose sur une logique de prédation et un antagonisme mutuel sans lequel il n'aurait aucun fondement. Les dégâts ne s'arrêtent pas là. Le remplacement de l'individu par le communautaire s'est accompagné d'une déperdition des forces de la raison et d'une infantilisation des comportements. Alors que nos sociétés bénéficient depuis plus de deux décennies d'un foisonnement d'innovations technologiques, ouvrant de fabuleuses opportunités de connaissance et d'apprentissage, elles connaissent paradoxalement un nivellement culturel des plus préoccupants. La vérité n'est plus la valeur prioritaire, mais le conformisme et le mensonge qui étouffent les cerveaux. Le culte de l'image, les postures exhibées frénétiquement sur le Net, le sentiment de n'exister qu'en réseau, la domination des émotions sur la raison sont les signes les plus apparents d'une régression généralisée qui affecte toutes les couches sociales. Dans une société gouvernée par le communautarisme règnent en maître l'impulsif, le mimétisme et le grégaire. Cette résurgence des instincts primaires s'avère dramatique car elle est incompatible avec la gestion d'ordres complexes. En affaiblissant les esprits, elle les empêche d'absorber les chocs du changement et de s'adapter aux nouveaux enjeux du monde contemporain. L'ambition de ce livre est d'expliquer les sources de la puissance de ces chappes collectives, d'en éclairer les sinistres conséquences et d'indiquer les voies d'un possible redressement ».

## **2<sup>ème</sup> extrait :**

*Premier chapitre, section 2 : « Vides existentiels »*

« Mais que révèle cette recherche généralisée d'identité collective ? Tout simplement, un profond vide existentiel, un échec à rencontrer, décrire et cultiver sa propre personnalité. Nos sociétés sont confrontées à un déficit de subjectivité, c'est-à-dire d'une aptitude de chacun à tirer un revenu psychologique de soi-même. Le subjectivisme implique de la singularité, une volonté de découvrir, développer et exploiter son territoire intérieur. Il est, par nature, étranger à la notion de mimétisme, du besoin d'assentiment d'autrui. Faute d'accéder à leur propre environnement subjectif, ces soi-disant individus tentent désespérément de se créer une identité par le regard d'autrui. Ils ne se sentent exister que si d'autres reconnaissent leur existence ; ils ne se sentent satisfaits que si les autres pensent qu'ils le sont. Mais ces normes collectives de pensée et de bonheur les laissent dans l'ignorance de leurs propres caractères distinctifs. Elles les empêchent du même coup de "jouir loyalement de son être", pour reprendre l'expression de Montaigne. Dans ce cercle vicieux de la dépendance psychologique basée sur le collectif, chacun est obligé de se fondre toujours plus dans le communautaire pour échapper à son silence intérieur. En accusant les sociétés contemporaines de dériver vers l'individualisme, on confond l'enveloppe et la lettre. Ce qu'on devrait donc plutôt reprocher aux prétendus individus dénoncés un peu partout est de laisser dépérir leur singularité et de ne pas se battre pour faire valoir leur personnalité. L'individualisme sans subjectivisme est une enveloppe ouverte à tous les vents qui ne peut renfermer que des lettres collectives ; une simple coquille vide remplie de toutes les mythologies du jour ».

## **3<sup>ème</sup> extrait :**

*Premier chapitre, section 4 : « La gangrène communautarienne »*

« Mais quelles sont les conséquences de ce mouvement "communautarien" qui se répand comme une tache d'huile dans les sociétés contemporaines ? Doit-on se réjouir ou, au contraire, s'alarmer de voir croître ce nombre de gens qui éprouvent le besoin de penser par les autres et dont les idées, pratiques et croyances s'uniformisent par un effet de gangrène ? Il ne faut jamais oublier que la valeur est fonction de la rareté. Les footballeurs les mieux rémunérés du monde ne le sont pas parce qu'ils savent très bien jouer au ballon rond, mais parce qu'ils sont très peu nombreux à pouvoir réaliser leur niveau de performance. Reproduisez Lionel Messi en dix mille exemplaires dotés du même talent que l'original, sa valeur marchande ainsi que celle de chacun de ses clones plongera vers zéro car sa participation individuelle à la production de plaisir des spectateurs sera divisée par dix mille. Pour autant, techniquement parlant, Lionel Messi jouera au football aussi bien que précédemment. Ainsi, plus les gens partagent des mêmes talents, pensées, savoirs-faire, moins ils sont capables individuellement de produire de la valeur. On comprend alors que les contributions de chacun des Idem [la section 3 de ce premier chapitre du livre classe les individus en deux catégories, celle des "Ipsé" et celle des "Idem" selon qu'ils parviennent ou non à se définir autrement qu'à travers un environnement communautaire], qui calquent les uns sur les autres leurs

connaissances, leurs représentations et leurs idées, trouvent une faible valeur marchande ; les Ipsé, au contraire, qui cultivent leur environnement subjectif, leur singularité et, partant, leur propre rareté, augmentent leur capacité individuelle de tirer un revenu dans l'échange. En mettant en évidence ce phénomène, il ne s'agit aucunement d'opposer des cigales et des fourmis. Nous ne suggérons pas que les Idem seraient paresseux et indolents en contraste à des Ipsé courageux et travailleurs. Les premiers ne sont certainement pas moins enclins à l'effort que les seconds. Mais tout simplement, en raison de leurs faibles avantages comparatifs, la capacité de chaque Idem de créer de la valeur est forcément réduite. Leurs compétences et les marchandises qu'ils produisent sont trop répandues, « banales », pour inciter des acheteurs éventuels à payer des prix élevés pour les acquérir. Les Idem deviennent alors de plus en plus hostiles à des mécanismes de marché qui révèlent de période en période la faiblesse croissante de leurs contributions individuelles à la production de valeur. Ceux-ci vont donc chercher à acquérir de la richesse des mains de ceux qui la produisent sans devoir leur proposer une transaction avantageuse. Mais comment légitimer ce prélèvement forcé ? Tout simplement en affirmant l'idée d'une primauté de l'identité collective sur l'identité individuelle. À partir du moment où l'on considère que l'intérêt du groupe est supérieur à celui de l'individu, il devient alors possible pour les Idem de violer le droit de propriété des Ipsé sur leur création de valeur et de s'accaparer les biens qu'ils ont produits en évitant la contrainte de leur offrir une contrepartie équivalente. Une partie du revenu des Idem est donc issue non pas d'un échange bénéficiaire à chaque partenaire, mais d'une prédation sur la richesse des Ipsé qui s'appuie sur un rapport de force construit autour de l'idéologie communautariste. Grâce à cette spoliation, ils bénéficient d'une portion du gâteau social supérieure à leurs contributions individuelles. En bref, les Idem captent une rente prélevée sur le dos des Ipsé, qui se voient ainsi empêchés de bénéficier intégralement de leur production de valeur. La revendication de cette notion d'identité communautaire, à laquelle devrait se soumettre les règles de l'échange volontaire, ne révèle ainsi que le désir des Idem de voir redistribuer en leur faveur le produit social et d'éviter ainsi leur appauvrissement par le marché résultant d'avantages comparatifs trop faibles. Ce principe de subordination du respect des droits individuels à l'identité collective s'impose depuis vingt ans dans nos sociétés par un mélange de coercition et d'idéologie. Mais elle trouve des conséquences perverses dans l'équilibre de la population des Idem avec celle des Ipsé. En effet, face à cette « hégémonie culturelle » (au sens de Gramsci, 1932-1933) des droits communautaires, les créateurs de valeurs spoliés doivent eux-mêmes se regrouper pour survivre à l'entreprise de prédation organisée par la population des Idem. En constituant à leur tour des communautés afin de bénéficier socialement de la protection accordée par le principe d'identité collective, les Ipsé sont obligés d'utiliser les armes de leurs adversaires. Chacun d'entre eux consacre alors de plus en plus de ressources et de temps à se constituer une armure communautaire. Mais ce mécanisme les oblige à réduire leur singularité. Donner la primeur aux valeurs de groupe s'opère nécessairement au détriment de la diversité et du pluralisme. Par l'uniformisation de leurs pensées et de leurs pratiques, les Ipsé voient alors leurs avantages comparatifs se réduire de période en période et deviennent à leur tour de moins en moins capables de tirer un revenu de l'échange. Ils vont donc chercher à prédater les individus appartenant à d'autres groupes pour augmenter leur revenu au-delà de leurs capacités individuelles. Victimes d'une gangrène communautaire, les Ipsé se métamorphosent progressivement en Idem en abandonnant chaque jour un peu plus leurs différences et en compensant cette perte par encore plus de protection communautaire et de spoliation sur autrui. Par ce processus de contamination, toute la société se transforme alors en un vaste conglomérat intercommunautaire. Consacrant de plus en plus de temps une armure communautaire. Mais ce mécanisme les oblige à réduire leur singularité. Donner la primeur aux valeurs de groupe s'opère nécessairement au détriment de la diversité et du pluralisme. Par l'uniformisation de leurs pensées et de leurs pratiques, les Ipsé voient alors leurs avantages comparatifs se réduire de période en période et deviennent à leur tour de moins en moins capables de tirer un revenu de l'échange. Ils vont donc chercher à prédater les individus appartenant à d'autres groupes pour augmenter leur revenu au-delà de leurs capacités individuelles. Victimes d'une gangrène communautaire, les Ipsé se métamorphosent progressivement en Idem en abandonnant chaque jour un peu plus leurs différences et en compensant cette perte par encore plus de protection communautaire et de spoliation sur autrui. Par ce processus de contamination, toute la société se transforme alors en un vaste conglomérat intercommunautaire. Consacrant de plus en plus de temps à la défense contre les attaques des autres groupes, et donc de moins en moins à la création de valeur, ses

membres cherchent à prélever de la rente sur le dos des autres communautés en exhibant leur propre identité collective. Chacun appréhende l'autre non comme un individu, mais comme un représentant d'une corporation sociale dont on doit acquérir les faveurs pour exploiter d'autres communautés ou, au contraire, mieux s'en défendre. Dans une société de division du travail, respectueuse des droits de propriété individuels, les acteurs sont incités à développer leur subjectivité du fait de l'obligation de réaliser des échanges pour accroître leur bien-être. Concourant les uns avec les autres, ils cherchent à différencier le plus possible leurs savoirs et leurs compétences de façon à acquérir les meilleurs avantages comparatifs possibles. Un monde à l'intérieur duquel le revenu s'obtient non plus par l'échange, mais par le relationnel, la conformité à l'opinion commune, les statuts et les privilèges conduit à un processus inverse, à savoir, la disparition de toute incitation à acquérir des capacités particulières et à cultiver sa singularité. Bien au contraire, non seulement cette différenciation serait totalement incapable d'assurer aux individus concernés des subsides, mais elle leur attirerait les foudres de l'opinion commune. Car personne ne doit sortir du troupeau, penser et réussir en dehors du groupe ».

#### **4<sup>ème</sup> extrait :**

*3<sup>ème</sup> chapitre, 7<sup>ème</sup> section : « Le port du voile et la question séparatiste ».*

Sans l'avoir cherché, ce 4<sup>ème</sup> extrait entre de plein pied dans l'actualité de cette fin d'été 2023 où le nouveau ministre de l'Éducation nationale, Gabriel Attal, vient de décider d'interdire le port de l'abaya et du quamis dans les établissements scolaires.

Dans ce contexte, le texte qui suit ne manquera pas d'alimenter la polémique. Pour mieux saisir l'argumentation de l'auteur, il est souhaitable d'avoir en tête la thèse qu'il développe dans le 2<sup>ème</sup> extrait proposé plus haut. On peut alors se demander si l'interdiction du voile hier et de l'abaya aujourd'hui ne se justifie pas malgré tout du fait que non seulement l'école doit être un sanctuaire mais aussi qu'elle fonctionne dans un monde où les « Idem » sont - hélas - infiniment plus nombreux que les « Ipsé ». Michel Maffesoli a sans doute raison quand il estime, par pragmatisme, qu'il faut viser une « conjonction des diversités » à défaut de pouvoir réaliser une République « une et indivisible ».

Beaucoup estiment qu'accepter le port du voile, c'est donner une prime au communautarisme et réduire la liberté des acteurs individuels. Arrêtons l'hypocrisie et cessons les balivernes. On a bien compris que dans nos ordres contemporains, il ne s'agit aucunement de préserver l'individu entendu comme être singulier car il y a longtemps que celui-ci est socialement condamné. Malgré le discours officiel, nos sociétés sont composées de groupes multidimensionnels (famille, réseaux sociaux, grandes écoles, pays mêmes), empreints de relations d'obligations, d'allégeance, de jalousie, d'hypocrisie, de domination.

Ce n'est donc pas la défense de l'individu qui est en jeu. En réalité, le débat sur le voile et sur la définition de la laïcité révèle parfaitement le déficit de culture subjective au sein de la culture française, et ce à plusieurs titres. L'interdiction de certaines manières de s'habiller dans l'espace public au motif qu'elles sous-tendraient dans l'esprit de chaque personne concernée des valeurs séparatistes ou antirépublicaines implique d'abord une

connaissance *a priori* de leurs intentions subjectives à laquelle personne ne peut légitimement prétendre. Ensuite, elle revient à imposer arbitrairement ses codes : s'il y a de mauvaises façons de s'habiller, c'est qu'il y en a des bonnes, lesquelles correspondent évidemment aux propres normes des réglementeurs (ou à ce qui leur semble à un moment donné majoritaire). Enfin, si le terreau subjectiviste était bien présent dans les mentalités et que l'échange (et non l'esprit de conquête du territoire social à travers l'imposition de normes) régnait en maître dans les relations interindividuelles, il n'y aurait aucune raison de voir une menace quelconque dans les pratiques d'autrui. Quel serait le danger de croiser des femmes voilées dans la rue si chacun était persuadé que, derrière leurs habitudes, ne s'exprimerait aucune volonté normative sur l'habillement des autres et ne les influenceraient aucunement ? Chacun développerait sa propre culture subjective et continuerait d'échanger spontanément avec les gens qui nourriraient son univers intérieur.

En France, en raison de notre histoire particulière, on se plaint toujours du communautarisme religieux (en particulier musulman). Mais que reproche-t-on au communautarisme religieux qu'on ne pourrait pas reprocher aux autres formes de communautarisme ? Certains ont été ainsi choqués d'un sondage établissant que 40 % des jeunes musulmans estimaient que les valeurs de leur religion sont supérieures à celles de la République. La belle affaire ! Pensez-vous qu'il en serait autrement si cette question était posée à des juifs ou à des catholiques pratiquants ? Bien au-delà, demandez à des parents ou des grands-parents si les intérêts de leur propre famille ne sont pas supérieurs dans leur tête à celles de la République. Pour autant, qu'ils fassent preuve de franchise, pensez-vous sérieusement que leur réponse serait différente de celle du sondage proposé

aux musulmans à propos de l'islam ?

Derrière le problème du voile, ce n'est pas donc le communautarisme qui est critiqué par ses opposants. C'est le communautarisme de l'autre. De fait, la volonté de monopoliser le territoire social autour de ses propres normes révèle la crainte que si celles-ci ne dominent pas le champ collectif, elles disparaîtront au profit d'autres normes concurrentes. Chacun doit donc imposer ses codes à autrui avant qu'il n'impose les siens. Cette guerre des dieux est l'essence même du communautarisme et n'exprime que la confrontation entre différentes formes d'intolérance. Et c'est bien là le problème. Autant de valeurs étrangères à la relation d'échange marchande qui ne peut s'inscrire qu'entre individus.

En revenant au principe de subjectivisme et au droit de chaque personne de poursuivre sa trajectoire personnelle, on pourrait aisément se passer du bric-à-brac

idéologique qui entoure le débat actuel sur l'islamisme.

Si au nom d'un principe communautaire quelconque (religion, État, race, genre, etc.), des individus en forcent d'autres à changer de pratiques par la violence ou la menace de la violence, cela participe tout simplement du droit commun. Mais ce n'est pas en tant que membres d'une communauté qu'ils doivent être condamnés, mais comme des individus qui violent les droits de propriété d'un autre individu<sup>53</sup>. Non seulement il est inutile d'essayer de juger des communautés puisque celles-ci ne sont que des représentations de l'esprit. Mais persister à le faire n'aurait d'autre résultat que de violer les droits et la liberté d'individus n'ayant commis aucun crime. Ce n'est pas parce que certains Américains font sauter aux États-Unis des immeubles au nom du suprémacisme blanc qu'on oblige les Occidentaux à renoncer à acheter des hamburgers ou

des Apple. Ce n'est donc parce que certains illuminés massacrent des gens au nom de l'islam qu'on doit empêcher des femmes de placer un foulard sur leurs cheveux (ou de porter une mini-jupe) si elles en ont envie. Toute autre pratique reviendrait à faire partager à des innocents une partie de la peine des individus coupables et ne pourrait de leur part que susciter des récriminations légitimes. L'important est d'expliquer que ce sont des droits individuels qu'il convient de faire respecter. Que l'on tue (ou que l'on prêche la violence) pour l'argent, la politique ou la religion, peu importe : on s'attaque toujours et dans tous les cas à des individus.

Une loi sur le séparatisme qui obligerait des individus à se plier aux normes définies par des communautés dominantes et à se soumettre ainsi à leur hiérarchie produirait des résultats inverses au but affiché car elle reposerait sur de l'arbitraire. À titre d'exemple,

pourquoi l'État interdit-il de se moquer du handicap, de l'homosexualité et pas d'une religion ? Pourquoi est-il socialement accepté de caricaturer un prophète musulman, mais pas une femme, une personne obèse ou de couleur ? Sur quelles bases définit-on que cela ne constitue pas un cas de haine ou de harcèlement moral sur certains individus ? Au-delà et, surtout, pourquoi l'État considère-t-il que violer les droits de gens est tolérable au nom du principe de communauté nationale<sup>54</sup>, mais inacceptable par d'autres types de communautés ? Si la protection de la liberté individuelle est inférieure au respect du principe de non-ingérence avec les affaires d'un autre pays, comment l'État pourrait-il légitimement interdire ces mêmes pratiques par d'autres formes de communautarismes ? Quel principe intellectuel ou éthique serait capable de justifier ce système à deux vitesses ? Cette incohérence logique démontre que

nous n'avons pas affaire à des critères rationnels, mais uniquement à des rapports de force que certains pourraient alors chercher à renverser par la violence, faute de trouver d'autres solutions.

53. Voir à ce sujet le récent travail de Patrick Weil sur la notion de la laïcité en France : *De la laïcité en France*, Paris, Grasset, 2021.

54. La Chine, la Russie, la Corée du Nord, le Viêt-nam, la Birmanie, etc., peuvent tuer ou priver de liberté leurs ressortissants au nom de leur communautarisme national tout en conservant la reconnaissance institutionnelle des démocraties libérales. Si les États « démocratiques » voulaient acquérir un semblant de crédibilité autour du respect des droits de l'homme, ils devraient s'interdire de reconnaître tout État qui viole les droits individuels et de s'abstenir de développer la moindre relation (politique ou économique) avec lui.

## **LECTURE CRITIQUE DE PHILBERT CARBON (Institut de Recherches Économiques et Fiscales, 20 mai 2022):**

« L'auteur s'étonne, pour commencer, que l'on puisse incriminer l'individualisme comme étant la source de presque tous les maux de la société contemporaine. "Chaque jour, écrit-il, nous démontre l'inverse. Dans les sociétés modernes, les individus sont en train de disparaître au profit de logiques communautaires qui nivellent les esprits, détruisent leurs particularismes et désignent la liberté de penser comme l'ennemi à abattre".

Pour Thierry Aimar, les individus prétendent atomisés "se pâment" sur les réseaux sociaux "devant les tendances du jour", aiment ce que les autres ont "liké", "lynchent ce que les hordes digitales désignent à leur vindicte". Ils ne sont nullement des "électrons libres" puisqu'ils ne pensent qu'en meute. Il prend ainsi l'exemple du tatouage, régulièrement présenté comme "le symbole d'une montée en puissance de l'individualisme". Pourtant, il "ne correspond pas à un désir de singularité, mais à un désir de faire partie d'un groupe de référence, celui des jeunes, des branchés, des borderline, etc., en opposition à d'autres identités collectives concurrentes. Plus ce groupe s'élargit, plus l'envie d'en faire partie se renforce. Nombre de ces marginaux ne sont en réalité que des imitateurs, animés par le désir d'être reconnus par les dominants, et redoutant par-dessus tout d'être considérés comme ringards (anormaux) par le reste du clan".

### *Les «Ipsé» contre les «Idem»*

Ce besoin d'appartenir à une tribu trouve son origine, selon Thierry Aimar, dans "un profond vide existentiel, un échec à rencontrer, décrire et cultiver sa propre personnalité".

La société perd ainsi, petit à petit, ses "Ipsé" – c'est-à-dire ceux qui cultivent leur singularité – et voit croître le nombre de ses "Idem" – « ceux qui ne parviennent pas à se définir autrement qu'à travers un environnement communautaire ».

Cette "haine du subjectivisme" génère une incapacité à produire individuellement de la valeur. Et celle-ci entraîne, à son tour, une hostilité envers les mécanismes de marché qui la révèlent. Par conséquent, il n'y a pas d'autre issue pour les "Idem" que d'affirmer la primauté du groupe sur l'individu pour spolier légalement les "Ipsé". C'est ce que Thierry Aimar appelle la "gangrène communautarienne" qui se cache sous les doux noms de solidarité et de justice sociale. Ainsi sont valorisés ceux qui savent le mieux capter la rente "en contribuant le moins possible à la création de valeur".

Il s'agit bien d'une gangrène car elle finit par toucher les "Ipsé" eux-mêmes qui ne peuvent survivre qu'en devenant, à leur tour, prédateurs, c'est-à-dire "Idem".

Le rent seeking ne peut que générer jalousie, médisance, malveillance, défiance, dévalorisation du savoir, violence et arbitraire dans les rapports sociaux, etc. Cette société – la nôtre donc – est, par conséquent, de

plus en plus intolérante. Certes, elle fait la chasse aux discriminations de toutes sortes, mais ce sont des discriminations communautaires (la race, le genre, etc.), et c'est pour mieux s'attaquer aux singularités individuelles.

Pour l'auteur, le communautarisme est l'antithèse du marché qui "permet à tout individu d'échanger avec qui il veut, quels que soient sa nationalité, sa couleur de peau, sa religion, son genre ou ses préférences sexuelles". Pis, le multiculturalisme communautaire, "fondé sur l'antagonisme entre des groupes", est la négation même de la société.

*Pour une rénovation spirituelle*

Que faire, alors ? Une révolution politique ? Non, nous dit l'auteur, plutôt une "rénovation spirituelle" axée sur le subjectivisme, la "culture de soi" pour reprendre une formule de John Stuart Mill. Il s'agit, pour chacun, de se redécouvrir, de partir à "la recherche de son originalité et de son authenticité", d'entamer un "voyage intérieur" qui permettra de retrouver de la valeur à ses propres yeux et, par conséquence, d'en acquérir davantage aux yeux des autres. Pour citer encore Mill, c'est ainsi qu'"On atteint alors une plus grande plénitude dans son existence".

C'est donc à chacun de se prendre en main. En commençant, par exemple, par dire non aux "hystéries collectives qui détruisent nos capacités délibératives", et par enseigner à nos "enfants qu'ils ne sont pas des dieux, que tout droit implique un devoir, que la liberté implique la responsabilité".

Ce livre est décapant et revigorant à plus d'un titre. Il est d'autant plus dommage que l'auteur s'attaque à la famille qu'il voit comme une communauté, dans le sens où "Appartenir à une famille donne des prérogatives en matière de droit, d'héritage et de réseaux". Thierry Aimar n'aime manifestement pas les enfants de familles riches qui héritent, qui bénéficient de réseaux facilitant leurs études et leur recherche d'emploi, qui peuvent voyager à l'étranger, etc. Des propos bourdieusiens qui détonnent avec le reste de l'ouvrage et qui oublient un peu vite que tous les régimes qui se sont attaqués à l'individu s'en sont aussi pris à la famille.

À notre tour de nous étonner que l'auteur puisse incriminer la famille comme étant la source de bien des maux. En le paraphrasant, on a envie d'écrire : "Chaque jour nous démontre l'inverse. Dans les sociétés modernes, les familles sont en train de disparaître au profit de logiques étatiques qui les nivellent par le bas, détruisent leurs particularismes et désignent l'entraide familiale comme l'ennemi à abattre" ».

**Remarque :** Nous recommandons également de lire l'article produit dans « Philosophie, science et société » par Patrick Juignet en avril 2015 et mis à jour en novembre 2022, avec pour titre : « *La régression de l'humain dans la société occidentale* ».

**EXTRAITS DU « TEMPS DES TRIBUS :  
LE DÉCLIN DE L'INDIVIDUALISME DANS LES SOCIÉTÉS POSTMODERNES »  
de Michel MAFFESOLI  
Éditions de La Table Ronde (4<sup>ème</sup> édition, d'avril 2019)**



Comme annoncé dans l'« avertissement provisoire » qui débute cette 4<sup>ème</sup> édition de son ouvrage, Michel Maffesoli reprend en pré-introduction la préface à la 3<sup>ème</sup> édition publiée il y a 23 ans, en 2000. Celle-ci se compose de deux sections, la première, « un archaïsme juvénile » et la seconde, « l'idéal communautaire ». Nous reprenons ci-après le contenu de cette seconde section.

« Une autre clef ou “caractère essentiel” du néo-tribalisme postmoderne est bien la dimension communautaire de la socialité. Il est important d'insister là-dessus, tant il est fréquent de lire, et d'entendre, que l'individu et l'individualisme seraient la marque essentielle de notre temps. Il s'agit, là encore, d'un indice du déphasage de l'intelligentsia par rapport à la réalité. En la matière, elle ne fait que projeter ses propres valeurs sur l'ensemble social. Il suffit de voir l'importance de la mode, de l'instinct d'imitation, des pulsions grégaires de tous ordres, des multiples hystéries collectives, des affoulements musicaux, sportifs, religieux dont j'ai souvent parlé, pour se convaincre du contraire. La chose est d'autant plus amusante, qu'emportée par l'esprit du temps, cette même intelligentsia, d'une manière inconsciente, fonctionne sur un tribalisme à toute épreuve. Le monde universitaire en est un exemple achevé en ce qu'il est constitué d'un ensemble de clans, chacun se rassemblant autour d'un héros éponyme. Clans maniant à loisir l'exclusive, l'exclusion, le mépris ou la stigmatisation. Et celui qui n'a pas l'odeur de la meute est, inmanquablement, rejeté. Il en est de même pour la presse qui découvre, périodiquement et dans un conformisme étonnant, “le” penseur du siècle, “la” génération représentative, l'auteur incontournable, l'artiste génial, et l'on pourrait, à l'infini, continuer une liste en ce sens. Il est, à cet égard, instructif, amusant, étonnant, c'est selon, de voir comment cette presse, tous titres confondus, va reconnaître les talents poétiques de telle femme de ministre, ou l'originalité philosophique de telle fille de président (à moins que ce ne soit le contraire, mais peu importe) au seul motif qu'elles sont fille et femme de président ou ministre. La nullité ou la qualité de leurs œuvres, en la matière, importent peu. En les célébrant, la tribu médiatique voit là l'occasion de gagner ultérieurement quelques avantages de cette célébration. Où sont là les valeurs de la République ? À moins que ce soient celles d'une république bananière ! Dans tous ces cas, on voit bien le rôle du copinage, l'importance des réseaux d'influence. En bref, la dimension subjective, dans ces “découvertes”, n'est plus à démontrer. Processus endogamique, justifiant, très souvent, la relation “médiacratie-médiocrité” dont on est loin de mesurer l'importance. En

fait, l'expression "bulletins paroissiaux" que l'on applique, de plus en plus, à la presse censée faire l'opinion, ne fait que traduire une réalité tribale qui n'a rien à envier au monde des voyous ou autres mafias constituées. Que dire du monde politique et syndical, où les courants et sous-courants, les tendances et autres clubs de pensée traduisent, de facto, la fragmentation de ces organisations homogènes sur lesquelles s'était fondée la modernité. Là encore, par la force des choses, le tribalisme triomphe. Gauche et Droite confondues, ce qui prévaut est une politique de clans luttant les uns contre les autres : et où tous les moyens sont bons pour abattre, soumettre ou marginaliser l'autre. Dans cette lutte sans merci, les différences doctrinales sont minces voire inexistantes. Seuls importent les problèmes de personne, l'allégeance au leader. C'est cela qui suscite un sentiment d'appartenance, ouvrant la voie aux postes convoités. Que le chef soit charismatique ou, au contraire, banal, peu importe. Pour reprendre une expression triviale, "l'on est d'un tel", un point c'est tout. C'est-à-dire qu'on lui appartient et que l'on suivra en tous points ses consignes. Signalons, au passage, qu'il est fort amusant de voir ces mêmes politiques proposant une législation "anti-sectes" au motif de l'inféodation, de la soumission, de l'annihilation de l'esprit critique, etc., ce qui est à la base du tribalisme politique. En reprenant une analyse jungienne, on peut dire que cette loi "anti-secte" est une manière de projeter à l'extérieur une "ombre" qui nous habite. En diabolisant et en attribuant à d'autres certaines valeurs que l'on considère mauvaises, l'on dénie qu'elles sont aussi les nôtres. En fait, secte et clan politique ont une structure identique : le sentiment d'appartenance. Université, presse, politique, syndicat, on pourrait poursuivre la liste : administration, clubs, formation, travail social, patronat, églises, etc. Le processus tribal a contaminé l'ensemble des institutions sociales. Et c'est en fonction des goûts sexuels, des solidarités d'écoles, des relations amicales, des préférences philosophiques ou religieuses que vont se mettre en place les réseaux d'influence, les copinages et autres formes d'entraide dont il a été question constituant le tissu social. "Réseaux des réseaux", ainsi que je le montre plus loin, où l'affect, le sentiment, l'émotion sous leurs diverses modulations jouent un rôle essentiel. Il n'est pas question de dire si c'est bien ou mal. Il vaut mieux reconnaître, qu'à l'encontre d'un social rationnellement pensé et organisé, la socialité n'est qu'une concentration de petites tribus s'employant, tant bien que mal, à s'ajuster, à s'accommoder, à composer entre elles. Hétérogénéisation, polythéisme des valeurs, structure hologrammatique, logique "contradictoire", organisation fractale ? Peu importe le terme employé. Ce qui est certain, c'est que ce n'est plus à partir d'un individu, puissant et solitaire, fondement du contrat social, de la citoyenneté voulue ou de la démocratie représentative que l'on défend en tant que telle, que se fait la vie en société. Celle-ci est, avant tout, émotionnelle, fusionnelle, grégaire. Grégarité qui ne manque pas d'être choquante, mais qu'il convient de penser. En fait, dans toutes les institutions dont il vient d'être question, le tribalisme, plus ou moins "masqué", est de mise. Et si j'ai pu paraître polémique en décrivant celui-ci, c'est uniquement parce qu'il est, la plupart du temps, dénié. Aussi n'est-il pas inutile, pour ceux-là mêmes qui en sont les acteurs, de leur mettre le "nez dans leur caca". Pédagogie un peu primaire mais, sait-on jamais, parfois utile. Plutôt que nous seriner, d'une manière hypocrite, les bienfaits de l'universalisme, peut-être vaudrait-il mieux qu'ils reconnaissent qu'ils sont membres d'une tribu, et qu'ils se comportent en tant que tels. On a tout à gagner à ce que les choses soient claires. Le libre examen, la critique individuelle sont loin d'être les valeurs contemporaines actives. La pensée et l'action sont, avant tout, claniques. C'est cela le grand changement de paradigme. En effet, dans tous les exemples que je viens de donner, et dans tous ceux, fort nombreux, qui, empiriquement, constituent notre vie quotidienne, l'on peut dire que l'Individu, et l'Individualisme théorique lui servant de support théorique, ne sont plus de mise. Il y a saturation, en son sens le plus fort, de l'élément fondamental de tous les systèmes théoriques occidentaux. Le "temps des tribus" est le révélateur d'une telle saturation. C'est cela la leçon de "l'archaïsme" postmoderne : l'on est en train de rejouer, en tous les domaines, la passion communautaire. L'on peut s'en défendre, s'en offusquer, le dénier, s'en protéger, peu importe, la tendance est là qui nous pousse vers l'autre, qui nous incite à l'imiter. Devenir mode du monde : je suis pensé là où je crois penser, je suis agi là où je crois agir. Dans le fond c'est cela la revanche du "dionysiaque", c'est cela l'ambiance érotique de la vie sociale, c'est cela l'importance accordée à la "proxémie quotidienne", c'est cela qui est en jeu dans le mythe du "puer aeternus". À l'impératif catégorique kantien, impératif moral, actif et rationnel, succède, pour reprendre une expression d'Ortega y Gasset, un "impératif atmosphérique", que l'on peut comprendre comme une ambiance esthétique où, seule, importe la dimension trans-individuelle, collective, voire cosmique. C'est cela la saturation du sujet, la subjectivité

de masse, ce que j'ai appelé le "narcissisme de groupe" et autres formes de l'"Urgrund" collectif. C'est-à-dire ce qui est le *fond*, on pourrait aussi dire le *fonds*, de tout être-ensemble : ce qui lui sert de support, ce qui est son capital de base. C'est là le point nodal philosophique du tribalisme. Il faut bien l'avoir à l'esprit, car les conséquences sociales en sont, encore, insoupçonnées. Pour renvoyer à une analyse de Gilbert Simondon, je dirai que ce qui est en jeu est le "PLUSQU'UN". Ce qui fait que tout un chacun participe à une sorte de pré-individuel. Le monde et l'individu ne peuvent plus dès lors être pensés à partir de la "reductio ad unum" dont A. Comte a dressé le schéma et qui, volens nolens, est à la base des divers systèmes sociologiques qui lui ont succédé. Il faut reprendre le mécanisme de participation magique : aux autres (tribalisme), au monde (magie), à la nature (écologie). Dans chacun de ces cas, il n'est plus question d'enfermement dans la forteresse de son esprit, dans une identité (sexuelle, idéologique, professionnelle) intangible mais, bien au contraire, de la perte de soi, de la dépense et autres processus de déperdition mettant l'accent sur l'ouverture, le dynamisme, l'altérité, la soif de l'infini. Le tribalisme, plus profondément, est une déclaration de guerre au schéma substantialiste qui a marqué l'Occident : l'Être, Dieu, l'État, les Institutions, l'Individu, on pourrait poursuivre, à loisir, la liste des substances servant de fondement à toutes nos analyses. Qu'on le veuille ou non, que l'on en soit ou pas conscient, l'ONTOLOGIE en est le point de départ. En bref, seul ce qui dure, est stable, consistant, mérite attention. L'INDIVIDU en est le dernier avatar. Il est le Dieu moderne, l'IDENTITÉ son mode d'expression. Mais d'autres cultures ne reposent pas sur de tels fondements. Celles-ci sont passées à l'Orient, l'Orient est passé sur elles. Ce n'est pas simple jeu de mots. L'orientalisation diffuse qui contamine notre vie quotidienne (6) : syncrétismes religieux ou philosophiques, manières de se vêtir, de se nourrir, techniques du corps, tout cela est de l'ordre de l'ONTOGENÈSE. Peut-être est-ce cela le "Plus qu'un" dont il a été question. Peut-être est-ce cela le retour de "l'enfant éternel", peut-être est-ce cela l'accent mis sur l'importance du présent. Une forme de durée reposant sur l'impermanence des gens et des choses, le dynamisme du devenir, la prévalence des situations. Il s'agit là, avec les conséquences sociologiques que cela ne manque pas d'avoir, du glissement de l'individu à l'identité stable exerçant sa fonction dans des ensembles contractuels, à la personne jouant des rôles dans des tribus affectuelles. Voilà bien la participation magique à quelque chose de pré-individuel, ou encore le fait que l'on n'existe que dans le cadre d'un inconscient collectif. Dès lors, la souveraineté de l'ego cogito n'est plus de mise. Il en est de même du sujet agissant, tout comme du citoyen acteur volontaire d'un contrat social rationnellement régulé. L'universalisme, du sujet, de la raison, avatar d'un Dieu transcendant, laisse la place à des raisons et à des affects locaux, particuliers, en situation. En bref, ce n'est plus la verticalité du cerveau qui prévaut, mais l'éveil de la personne en son entièreté. Ce qui en appelle, ainsi que je l'ai déjà indiqué (L'Instant éternel), à une "pensée du ventre". Une pensée qui sache prendre en charge les sens, les passions et les émotions communes. Il y a, dans cette perspective, un fond archétypal de joies, de plaisirs, de douleurs aussi, s'enracinant dans la nature (nature naturelle, nature humaine, nature sociale). "L'âme de la brousse" (C.G. Jung), que le judéo-christianisme, puis le bourgeoisisme n'ont pas totalement effacée, résonne à nouveau. Elle reprend force et vigueur dans les jungles de pierre que sont nos villes, mais aussi dans les clairières des forêts lorsque, d'une manière paroxystique, les tribus techno, lors des "raves", foulent, en extase, cette boue dont nous sommes pétris. On est là au cœur du tribalisme postmoderne : l'identification primaire, primordiale à ce qui dans l'humain est proche de l'humus. Il se trouve que cette prise en compte du sensible, de l'humus, du corps est chose courante dans nombre de cultures. C'est ce qui peut faire dire que le millénaire qui s'inaugure sous nos yeux ne sera pas aussi catastrophique que certains le prédisent. Mais il marque, à coup sûr, la fin d'une époque. Celle d'un monde organisé à partir du primat de l'individu. Individu, je le rappelle, capable d'être maître de son histoire et donc de faire, avec d'autres individus ayant la même caractéristique, l'Histoire du monde. Le retour en force du destin, dont on est tributaire, est corrélatif de celui de la communauté. Destin communautaire, communautés de destin, voilà bien la "griffe" du tribalisme. Cela ne manque pas de faire peur, car nous étions habitués à la mécanique de la société, telle qu'elle s'était mise en place depuis le début des Temps modernes. C'est cette peur qui suscite le catastrophisme ambiant, et qui voit dans le tribalisme le retour de la barbarie. Mais, d'une part, la barbarie a souvent été l'occasion de régénérer un corps social languissant et alangui après une longue période d'endogamie. Et, d'autre part, en quoi un idéal communautaire serait-il plus nocif que l'idéal sociétaire ? On peut, en tout cas, constater qu'il est occasion de chaleur humaine. La proxémie conforte les affects. L'horizontalité fraternelle, qui est celle du

tribalisme, est cause et effet de ce que j'ai appelé "l'érotique sociale". Se serrer les coudes, trouver de nouvelles formes de solidarité, de générosité, mettre en place des occurrences caritatives, voilà autant d'occasions de vibrer ensemble, d'exprimer bruyamment le plaisir d'être-ensemble, ou, pour reprendre une expression triviale fréquente chez les jeunes générations, de "s'éclater". Expression judicieuse en ce qu'elle met bien l'accent sur la fin de la forte identité individuelle. L'on s'éclate dans l'effervescence musicale, dans l'hystérie sportive, dans la chaleur religieuse, mais également à telle occasion caritative ou, encore, dans telle explosion politique. L'on serait, d'ailleurs, bien inspiré d'être attentif à ces explosions que l'on qualifie, hâtivement, de politiques. En effet, à l'encontre de la logique politique, logique moderne s'il en est, où tout est programmé, où l'action s'inscrit dans un processus tactique et stratégique, sinon prévu du moins préparé, les explosions sociales contemporaines sont aussi violentes que soudaines. Elles sont, aussi, éphémères. Ce n'est pas, ici, le lieu de les analyser, il suffit d'indiquer qu'elles expriment, d'une manière paroxystique, le rôle des passions, l'importance des émotions partagées. Il s'agit d'une mise en scène où c'est moins un individu rationnel qui agit en conscience, qu'une personne jouant, théâtralement, un rôle dans le cadre d'une théâtralité communautaire. De bons esprits se sont attachés à montrer l'importance de "l'idéal communautaire (7)". Il revit de nos jours. Et plutôt que de dénier ou de diaboliser une telle renaissance, peut-être vaut-il mieux en accompagner les divers soubresauts. Renaissance des "communautés spirituelles" (G. Tarde), peut-être même peut-on parler avec G. Bachelard de "narcissisme cosmique", en tout cas de quelque chose qui dépasse et de beaucoup les individus qui en font partie. Quelque chose reposant sur la contagion et l'inflation du sentiment. Quelque chose qui, à partir d'un enracinement spécifique, intègre dans une reliance cosmique. À l'encontre de l'universalisme abstrait propre aux philosophies modernes, le tribalisme met en jeu un processus complexe fait de participations magiques, d'interactions multiples, d'accordance aux gens et aux choses. C'est ce bouillonnement-là qui rend l'époque si attachante ! (...)

### **Note sur trois livres de M. Maffesoli qui sont autant de prolongements à son livre sur le « Temps des tribus » :**

• Michel Maffesoli, accompagné d'Hélène Strohl, a fait paraître en octobre 2019 « La faillite des élites ; la puissance de l'idéal communautaire » (éditions du Cerf), dont voici la présentation :

« C'est une forme de paresse mentale que l'on risque de payer cher. Tic de langage largement répandu, à gauche et à droite, et qui consiste à voir "du communautarisme" partout. Ce fut la grandeur de l'organisation sociale dans les sociétés modernes que de réduire toute chose à l'unité. Évacuer les différences. Homogénéiser les manières d'être. Bel idéal que celui de la République, Une et Indivisible. Mais, et ce n'est pas la première fois dans l'histoire, on observe une saturation de cet idéal unitaire. Empiriquement, l'hétérogénéité reprend force et vigueur. Réaffirmation de la différence, localismes divers, spécificités langagières et idéologiques, rassemblement autour d'une commune origine, réelle ou mythifiée. Tout est bon pour accentuer des formes de vie dont le fondement est moins la raison universelle que le sentiment partagé. C'est cela même qu'il y a quelques années, Michel Maffesoli a appelé le retour des "tribus". Qu'elles soient sexuelles, musicales, religieuses, sportives, culturelles, elles occupent l'espace public. Voilà le constat. Dès lors, pourquoi ne pas accepter les différences communautaires, aider à leur ajustement et apprendre à composer avec elles ? En effet, il est dangereux de ne pas reconnaître la force du pluralisme. Le centre de l'union peut se vivre dans la conjonction, a posteriori, de valeurs opposées. À l'harmonie abstraite d'un unanimité de façade est en train de succéder, au travers de multiples essais et erreurs, un équilibre conflictuel, cause et effet de la vitalité des tribus postmodernes. Un livre contre le "bon vieux temps" de l'unité ».

• En mai 2021, M. Maffesoli publie également aux éditions du Cerf « L'ère des soulèvements ». En voici la présentation :

« Trente ans après son mythe Temps des tribus, le grand sociologue de l'imaginaire lance une nouvelle annonce prophétique. Reprenant un à un les récents séismes qui ont ébranlé nos représentations, il montre comment l'avènement d'un totalitarisme doux marque, par réaction, l'Ère des révoltes. Un essai indispensable pour comprendre ce que sera notre monde demain. Dès les années 1980, Michel Maffesoli se fait l'observateur averti et implacable des temps postmodernes. Il annonce un effondrement social

porteur d'un paradoxal retour des tribus, ce que prouveront les décennies suivantes. Il pronostique également que, profitant de la fin des idéologies, les élites au pouvoir entendent instaurer un ordre nouveau qu'il qualifie de totalitarisme doux. Ce que démontre l'actualité récente. De l'éruption des gilets jaunes devenus un phénomène international à la contestation globale de la gestion de la pandémie, des grèves émeutières pour contrecarrer le libéralisme mondialisé à la vague d'émotion planétaire suscitée par l'incendie de Notre-Dame, le sociologue du quotidien et de l'imaginaire traque, de son oeil inégalé, le changement de paradigme que nous vivons. Le règne de la rationalité, de la technicité et de l'individualité agonise convulsivement sous nos yeux. Pour le meilleur et pour le pire, l'ère des révoltes a commencé et ne cessera pas avant longtemps. Cet essai flamboyant dit pourquoi et comment le peuple a raison de se rebeller ».

• En janvier 2023, Michel Maffesoli fait paraître « Le temps des peurs », toujours aux éditions du Cerf.

En voici la présentation :

« Nos peurs peuvent-elles être instrumentalisées ? Oui, répond Michel Maffesoli qui montre comment une élite centrée sur les anciennes valeurs productivistes et individualistes " invente " sans discontinuer de nouveaux dangers, pour normaliser et contraindre les comportements individuels. La peur est un sentiment intemporel, propre à une espèce humaine consciente de sa finitude. Dans le passé ces émotions ont été régulées par diverses croyances religieuses et par des rites collectifs. La modernité a développé une idéologie du progrès, laissant accroire que l'homme pouvait éradiquer le mal, vaincre la maladie, voire la mort. La gestion de la "pseudo-pandémie" s'est inscrite dans cette idéologie scientiste, rationaliste et les diverses élites au pouvoir (politiques, hauts fonctionnaires, experts médiatiques et médiatisés) ont amplifié les dangers, pour justifier la restriction des relations sociales et ce qui constitue en général l'essence de l'Être-ensemble. L'auteur analyse ici la stratégie utilisée par le pouvoir : déni de la mort et de la finitude, utilisation de la scène médiatique, stigmatisation de toute mise en cause de la doxa. Il s'attache à inscrire cette critique dans l'idéologie moderne qu'il estime dépassée par les changements de valeurs à l'œuvre dans la société de base. Les divers mouvements de rébellion du peuple s'inscrivent en effet dans un refus de l'idéologie progressiste et réhabilite un ordre naturel que la modernité avait cru dépassé. Nous assistons à un retour de la Tradition ».